



**HAL**  
open science

# La tradition du Brut en moyen anglais à la fin du Moyen Âge

Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. La tradition du Brut en moyen anglais à la fin du Moyen Âge. Géraldine Veysseyre et Hélène Cotterel (dir.). L'Historia regum Britannie de Geoffroy de Monmouth et les Bruts en Europe, tome 2, Production, circulation et réception (XIIe-XVIe siècle), Classiques Garnier, pp.169-191, 2018, 978-2-406-07199-0. halshs-03064590

**HAL Id: halshs-03064590**

**<https://shs.hal.science/halshs-03064590v1>**

Submitted on 3 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Aude Mairey

### La tradition du *Brut* en moyen anglais à la fin du Moyen Âge

Les chroniques anonymes en anglais portant le nom de *Brut* comptent parmi les textes les plus lus en Angleterre à la fin du XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle. Ils subsistent en effet dans plus de 180 manuscrits. Or, en domaine anglais, seule la Bible wycliffite dépasse ce nombre avec 250 manuscrits, tandis que l'œuvre littéraire la plus diffusée, les *Contes de Canterbury* de Geoffrey Chaucer, n'est conservée que dans 80 manuscrits environ<sup>1</sup>. Pour mémoire, Bernard Guenée considérait que le succès d'une œuvre était très important au-delà de 60 manuscrits subsistants<sup>2</sup>. La diffusion des *Bruts* anglais en prose constitue donc un phénomène d'une ampleur extraordinaire, mais leur tradition est excessivement complexe. La difficulté même qu'il y a à choisir entre le singulier et le pluriel au moment de désigner cet ensemble textuel en témoigne<sup>3</sup>.

L'historiographie moderne, anglophone en particulier, ne s'est que très récemment intéressée aux différents *Bruts*. Les versions en anglais ont été particulièrement négligées, car, outre une appréhension certaine à l'égard de la complexité de leur tradition textuelle, elles ont subi les [p. 170] conséquences d'un double préjugé. Le premier est d'ordre littéraire. En effet, leur valeur esthétique était méprisée, comme le montre le jugement sans appel de l'éditeur de l'une d'entre elles, Friedrich Brie : « *As literature, the chronicle is as worthless [...] as a medieval chronicle can be*<sup>4</sup> ». Le second est de nature historique : les *Bruts* n'étaient pas considérés comme des chroniques fiables et étaient perçus comme dépourvus d'une quelconque originalité, comme le suggère l'opinion du même éditeur<sup>5</sup>. Ce préjugé a toutefois été battu en brèche ces dernières années grâce, entre autres, aux travaux d'Antonia Gransden qui, dans sa somme désormais classique sur les chroniques anglaises, considère le *Brut* anglais comme une chronique informative majeure, notamment par le traitement qu'elle propose des guerres anglo-écossaises de la fin du XIII<sup>e</sup> et de la première moitié

---

<sup>1</sup> Voir notamment Michael Sargent, «What do the numbers mean? A textual critic's observations on some patterns of Middle English manuscript transmission», in : *Design and Distribution of Late Medieval Manuscripts in England*, éd. Margaret Connolly et Lynn R. Mooney, York, Boydell and Brewer, 2008, p. 205–244.

<sup>2</sup> Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier Montaigne, 1980 (« Collection historique »), p. 255. Par contraste, en domaine français, c'est le chiffre de cinquante manuscrits subsistants qui a été retenu comme seuil – moyennant quelques pondérations – par Frédéric Duval dans *Lectures françaises de la fin du Moyen Âge : petite anthologie commentée de succès littéraires*, Genève, Droz, 2007 (« Textes littéraires français », 587), p. 20.

<sup>3</sup> Pour notre part, par commodité, nous emploierons dans les pages qui suivent le pluriel pour désigner l'ensemble des *Bruts* (en français, latin et anglais), et le singulier pour désigner le seul *Brut* anglais, bien qu'il faille garder à l'esprit que son contenu fluctue selon les manuscrits qui le conservent.

<sup>4</sup> *The «Brut» or the Chronicles of England*, éd. Friedrich W. D. Brie, Londres, K. Paul, Trench, Trübner and co., 2 vol., 1906-1908 [réimpr. Woodbridge, 2000], vol. I, p. ix-x.

<sup>5</sup> Friedrich W. D. Brie, *Geschichte und Quellen der mittellenglischen Prosachronik : The «Brute of England» oder «The Chronicles of England»*, Marbourg, Friedrich, 1905. Pour un rapide panorama historiographique, voir *The Oldest Anglo-Norman Prose Brut Chronicle : An Edition and Translation*, éd. et trad. Julia Marvin, Woodbridge, Boydell, 2006 (« Medieval Chronicles », 4), p. 15-19.

du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>.

Outre cette réévaluation sur l'apport d'informations historiques, on peut observer, depuis quelque temps, un certain renouveau des études autour de ces chroniques ; elles ne sont plus dénigrées, désormais, pour leur manque d'originalité supposé, mais au contraire étudiées pour leur rôle dans la formation d'une culture générale anglaise à la fin du Moyen Âge. Cet intérêt concerne toutefois davantage, nous semble-t-il, les versions françaises que celles en anglais, à l'exception du *Brut* de Layamon<sup>7</sup>. Lorsque l'on effectue une recherche fondée sur le mot-clé « *Brut* » dans la *Bibliography of British and Irish History*, par exemple, on obtient 119 réponses<sup>8</sup>. Sur ces notices, seules onze concernent spécifiquement le *Brut* anglais de la fin du Moyen Âge. Certes, cette bibliographie n'est pas exhaustive, mais elle est très complète et ces résultats reflètent le peu d'études consacrées à cet ensemble textuel. [p. 171] Un certain nombre de travaux ont effectivement porté sur le *Brut* anglo-français, qui analysent la manière dont l'histoire y est écrite ou traitent de thèmes plus spécifiques, par exemple les lignages ou la trahison<sup>9</sup>. En ce qui concerne le *Brut* anglais, des recherches ont été impulsées à la suite des travaux de Lister Matheson<sup>10</sup>. Dans leur sillage, les préoccupations se sont essentiellement concentrées sur la diffusion, la circulation et la réception de ces chroniques, comme en témoigne le projet « *Imagining History* » (2002-2005), dirigé par le professeur John Thompson, qui a consisté à recenser et à décrire les manuscrits du *Brut* en moyen anglais<sup>11</sup>.

Nous connaissons donc mieux, désormais, la diffusion et le lectorat du *Brut* anglais<sup>12</sup>. Le public des premiers *Bruts* français a d'abord été constitué par la noblesse. Antonia Gransden avait déjà noté les liens privilégiés du premier *Brut* avec la famille des Lancastre. Ils se perçoivent d'ailleurs aisément à la lecture du texte<sup>13</sup>. Les chapitres narrants l'opposition entre Édouard II et

---

<sup>6</sup> Antonia Gransden, *Historical Writing in England*, t. II : *C. 1307 to the Early Sixteenth Century*, Londres, Routledge, 1982, p. 73-77.

<sup>7</sup> Layamon, *Brut* or «*Hystoria Brutonum*», éd. William R. J. Barron, trad. S. C. Weinberg, Harlow, Longman, 1995.

<sup>8</sup> Dernière recherche effectuée le 21 juillet 2015. La majorité des notices concerne le *Brut* de Layamon et le *Brut* de Wace. La *Bibliography of British and Irish History* est disponible en accès payant sur le site <http://www.brepolis.net>.

<sup>9</sup> Voir par exemple Alan McColl, « Rhetoric, narrative and conceptions of history in the French prose *Brut* », *Medium Ævum*, 74 (2005), p. 288-310 ; Julia Marvin, « The vitality of Anglo-Norman in late Medieval England : the Prose *Brut* Chronicle », in : *Language and Culture in medieval Britain : The French of England, ca 1100-ca 1500*, éd. Jocelyn Wogan-Brown, Woodbridge, York Medieval Press, 2009, p.303-319 ; ead., « Narrative, Lineage and Succession in the Anglo-Norman prose *Brut* chronicle », in : *Broken Lines : Genealogical Literature in Medieval Britain and France*, éd. Raluca Radulescu et Edward D. Kennedy, Turnhout, Brepols, 2008, p. 205-220 ; Andy King, « False traitors or worthy knights? Treason and rebellion against Edward II in the *Scalacronica* and the Anglo-Norman prose *Brut* chronicles », *Historical Research*, 88/239 (2015), p. 34-47.

<sup>10</sup> Lister M. Matheson, *The Prose « Brut » : the Development of a Middle English Chronicle*, Tempe (Ariz.), Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1998 (« Medieval and Renaissance Texts and Studies », 180).

<sup>11</sup> <http://www.qub.ac.uk/imagining-history/wordpress/>. Pour une présentation du projet, voir Stephan Kelly et Jason O'Rourke, « Culturally Mapping the English *Brut* : A Preliminary Report from the "Imagining History" Project », *Journal of the Early Book Society*, 6 (2003), p. 41-60. Voir également la communication de John Thompson dans le présent volume, aux p. 345-363.

<sup>12</sup> Matheson, *The Prose « Brut »...*, *op. cit.*, p. 9-15. Voir aussi J. Thompson, « The Middle English Prose *Brut* and the Possibilities of Cultural Mapping », in : *Design and Distribution of Late Medieval Manuscripts...*, *op. cit.*, p. 245-260 ; ou encore *Trivium*, 36 : *Readers and Writers of the Prose « Brut »*, éd. William Marx et Raluca Radulescu (2006).

<sup>13</sup> Gransden, *Historical Writing...*, *op. cit.*, p. 74.

Thomas de Lancastre sont significatifs à cet égard<sup>14</sup>. Mais le public s'est ensuite élargi considérablement, à la [p. 172] fois pour le texte français et pour ses avatars anglais<sup>15</sup>. Au XV<sup>e</sup> siècle surtout, la version anglaise a circulé dans tout le royaume d'Angleterre<sup>16</sup>, au sein de l'ensemble de la société politique anglaise, à commencer par la gentry, c'est-à-dire la petite et moyenne noblesse, et les élites urbaines, surtout celles de Londres. En effet, on observe alors un tropisme londonien croissant, à la fois sur le plan du contenu – il existe un lien important entre les continuations du *Brut* et les *Chroniques de Londres*<sup>17</sup> – et sur le plan de la circulation manuscrite, puisque de nombreux manuscrits sont copiés dans la capitale anglaise. Lister Matheson évoque également l'existence d'un public clérical ainsi que féminin<sup>18</sup>. Il n'existe pas, pour l'Angleterre, de chronique comparable, par son statut presque officiel, à ce que sont les *Grandes Chroniques* pour la France<sup>19</sup>. Mais le *Brut* constitue, au moins au XV<sup>e</sup> siècle, la chronique la plus diffusée – ce qui se rapproche le plus d'une version standardisée de l'histoire de l'Angleterre. Cette chronique est donc un texte essentiel pour comprendre la société et la culture anglaises de la fin du Moyen Âge, en particulier au XV<sup>e</sup> siècle ; d'autant que, comme l'a notamment montré Jean-Philippe Genet, le goût de l'histoire est particulièrement fort chez les Anglais<sup>20</sup> – et le succès du *Brut* est un des témoignages les plus frappants de ce goût.

Après une brève présentation du *Brut* anglais de la fin du Moyen Âge, il s'agira d'analyser les principaux aspects de son lexique et de dégager certains des enjeux majeurs de ce texte, sans prétention à l'exhaustivité étant donnée la richesse du texte. Parmi ces enjeux, l'accent sera mis sur la question de l'adéquation entre le contenu du texte et les attentes des lecteurs.

[p. 173] C'est la version longue du *Brut* en prose anglo-normande<sup>21</sup> (*Long Version*) qui a été traduite en moyen anglais<sup>22</sup>. Friedrich Brie avait émis l'hypothèse d'une date de traduction comprise entre 1350 et 1380, mais il semble désormais plus vraisemblable qu'elle ait été effectuée

---

<sup>14</sup> Voir particulièrement le chapitre 198 de *The « Brut »...*, éd. Brie..., *op. cit.*, vol. I, p. 221-224.

<sup>15</sup> Matheson, *The Prose « Brut »...*, *op. cit.*, p. 9-15.

<sup>16</sup> Et même au-delà : voir J. Thompson, « The “English *Brut* Tradition” in an Irish and Welsh context », in : *Transmission and Generation in Medieval and Renaissance Literature : Essays in Honour of John Scattergood*, éd. Karen Hodder et Brendan O'Connell, Dublin, Four Courts, 2012, p. 128-140.

<sup>17</sup> Matheson, *The Prose « Brut »...*, *op. cit.*, p. 47. Sur les chroniques de Londres, voir Mary Rose McLaren, *The London Chronicles of the Fifteenth Century : A Revolution in English Writing*, Woodbridge, Brewer, 2002.

<sup>18</sup> Matheson, *The Prose « Brut »...*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>19</sup> Bernard Guenée, « Les *Grandes chroniques de France. Le Roman au roys (1274-1518)* », in : *Les Lieux de mémoire*, t. II : *La Nation*, dir. Pierre Nora, 3 vol., Paris, Gallimard, 1986, vol. I, p. 189-214.

<sup>20</sup> Jean-Philippe Genet, *La Genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, PUF, 2003, p. 353-354.

<sup>21</sup> Le terme *anglo-normand* est débattu. William Rothwell, par exemple, lui préfère l'expression de « français d'Angleterre » ou le terme d'*anglo-français* : William Rothwell, « Anglo-French and the Anglo-Norman Dictionary », en ligne : <http://www.anglo-norman.net/sitedocs/A-FandAND.shtml?session=SSGB22811T1494313148> (2006), dernière consultation le 9 mai 2017.

<sup>22</sup> Cette version longue n'a pas été éditée. Pour une présentation des différentes versions, voir – outre Matheson, *The Prose « Brut »...*, *op. cit.*, p. 1-5 –, *Prose Brut to 1332*, éd. Heather Pagan, Manchester, Anglo-Norman Text Society, 2011 (« Anglo-Norman Texts », 69).

entre 1380 et 1400<sup>23</sup>, période de foisonnement intense de la production textuelle en anglais – c’est la période d’activité non seulement de Geoffrey Chaucer, mais aussi de John Trevisa, qui a traduit des ouvrages très importants pour Lord Thomas Berkeley, y compris, dans le domaine historique, le *Polychronicon* de Ranulph Higden, une chronique universelle très diffusée en Angleterre<sup>24</sup>. La principale famille textuelle issue de cette entreprise de traduction est celle que Lister Matheson a proposé d’intituler la *Common Version*<sup>25</sup>. C’est elle qui a été éditée par Friedrich Brie. Mais à côté de cette dernière, il existe, sans compter les versions particulières, deux autres grandes familles textuelles : la version étendue (*Extended Version*) et la version abrégée (*Abbreviated Version*), qui se retrouvent respectivement dans une trentaine et une vingtaine de manuscrits<sup>26</sup>. Parmi les principales variations, ces deux versions comprennent toutes deux un *exordium* sur les origines et les motivations qui ont présidé à la rédaction de la chronique – nous reviendrons plus loin sur cet *exordium* –, ainsi que des emprunts à la *Short English Metrical Chronicle*, une chronique composée en vers anglais au début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. En outre, il existe plusieurs continuations, parfois [p. 174] singulières, mais dont plusieurs peuvent être regroupées. Une première continuation s’étend jusqu’à la mort d’Édouard III en 1377 ; une seconde continuation se prolonge jusqu’en 1419. De très nombreux manuscrits, de la *Common Version*, mais aussi de l’*Extended Version*, contiennent ces deux continuations, avec plus ou moins de variantes. Dans un troisième ensemble de manuscrits, le *Brut* couvre jusqu’aux années 1419-1461. Selon Lister Matheson – parfois contesté sur ce point –, la dernière continuation est l’œuvre de William Caxton, le premier imprimeur anglais, qui était aussi un grand traducteur devant l’Éternel<sup>28</sup>. Caxton a en effet imprimé le *Brut*, sous le titre de *Chronicles of England*, en 1480 (de nombreuses rééditions suivront, à la fin du XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle). Ces quelques remarques ne visent qu’à esquisser un panorama général de la tradition textuelle du *Brut* anglais, car la situation est en réalité beaucoup plus complexe. Il subsiste en effet de nombreuses versions particulières et, partant, plus ou moins inclassables, ce qui explique en partie l’absence d’une nouvelle édition et les réticences soulevées par le projet même d’en produire une.

Toutefois, cette complexité de la tradition textuelle du *Brut* anglais ne soulève pas seulement

---

<sup>23</sup> Matheson, *The Prose «Brut»...*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>24</sup> Sur Trevisa et Berkeley, voir Ralph Hanna, « Sir Thomas Berkeley and his Patronage », *Speculum*, 64 (1989), p. 878-916. Pour une mise au point en français sur l’importance des traductions en anglais à la fin du Moyen Âge, voir Aude Mairey, « Les traductions anglaises à la fin du Moyen Âge », in : *Sciences et savoirs sous Charles V*, dir. Olivier Bertrand, Paris, Champion, 2014 (« Colloques, congrès et conférences sur le Moyen Âge », 20), p. 283-297.

<sup>25</sup> Matheson, *The Prose «Brut»...*, *op. cit.*, p. 48-49.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 72-73.

<sup>27</sup> *An Anonymous Short Metrical Chronicle...*, éd. Ewald Zettl, Londres, Early English Text Society, 1935 (« Early English Text Society », Original Series 196).

<sup>28</sup> Sur William Caxton, voir Lister M. Matheson, « Printer and Scribe : Caxton, the *Polychronicon*, and the *Brut* », *Speculum*, 60 (1985), p. 593-614, et Aude Mairey, « William Caxton : auteur, éditeur, imprimeur », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 19 : *Identités britanniques. Espaces, langues, cultures*, dir. Jean-Philippe Genet (2010), p. 123-142.

des problèmes éditoriaux : plus largement, comment étudier un texte aussi instable ? C'est sans doute une des raisons pour lesquelles la tradition critique reste pour l'heure modeste. De fait, il est évidemment indispensable de prendre en compte la variabilité du *Brut*. Mais tout historien s'intéressant à la culture politique anglaise a besoin de se référer, pour étudier cette longue chronique, à une version de référence. Nous suivrons ici Margaret Lamont qui a invoqué la notion de « *core-text* » comme solution partielle à ce problème épineux : « *By “core text” I refer to the textual elements shared by the great majority of manuscripts of the Middle English prose Brut*<sup>29</sup> ». La question de l'instabilité textuelle est de toute façon un problème inhérent à la culture manuscrite, en particulier pour les textes historiques ou littéraires largement [p. 175] diffusés. Un autre exemple caractéristique peut être invoqué, celui d'une œuvre à peu près contemporaine de la traduction du *Brut* en anglais : *Piers Plowman* de William Langland, dont nous avons conservé quatre versions différentes dans plusieurs dizaines de manuscrits, qui se distinguent souvent par des variantes importantes. À la limite, on pourrait considérer que chaque manuscrit constitue une version particulière de cette œuvre<sup>30</sup>. Pour en revenir au *Brut*, il faut garder constamment à l'esprit que l'édition de Friedrich Brie est ancienne et imparfaite et que son analyse n'offre qu'une image partielle du *Brut* anglais ; mais pour l'instant, elle reste la seule à notre disposition.

Qu'en est-il donc de la structure générale du texte et de son lexique ? Dans nos analyses, seule a été prise en compte la *Common Version* – autrement dit la traduction de la version longue française qui est, d'après les spécialistes, relativement fidèle à cette dernière – ; et ce seulement jusqu'en 1333, à l'exclusion des différentes continuations du texte. Même s'il s'agit d'une traduction, elle mérite d'être prise en considération dans la mesure où elle s'inscrit dans le contexte général de la formation d'une langue intellectuelle et littéraire, l'anglais, en relation avec les transformations de la société politique anglaise qui caractérisèrent la fin du XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. Afin de faciliter le repérage dans ce texte foisonnant, nous l'avons subdivisé, non sans quelque arbitraire, en neuf sections.

Parties du <i>Brut</i>	Sources principales <sup>i</sup>
1. Période mythique (d'Albina à Cassabilam) : prologue-chapitre 34, p. 1-31 <sup>ii</sup> .	<i>Des Grantz Geanz</i> <sup>iii</sup> (prologue) Wace, <i>Roman de Brut</i> , p. 2-97 <sup>iv</sup> .
2. Période romaine (de l'arrivée des Romains à Vortiger) : chapitres 35-55, p. 31-49.	Wace, <i>Roman de Brut</i> , p. 96-169.
3. Période arthurienne (de l'arrivée des Saxons à Constantin) : chapitres 56-90,	Wace, <i>Roman de Brut</i> , p. 170-335.

<sup>29</sup> Margaret Lamont, «Becoming English: Ronwenne's waissail, language and national identity in the prose *Brut*», *Studies in Philology*, 107 (2010), p. 283-309, note 30 et p. 307.

<sup>30</sup> Voir Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société en Angleterre au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 22-23 ; Andrew Galloway, «Uncharacterizable entities : the poetics of Middle English scribal culture and the definitive *Piers Plowman*», *Studies in Bibliography*, 52 (1999), p. 59-87.



p. 49-91.	
4. Période saxonne (d'Edelf et Adelbright à Ossa) : chapitres 91-102, p. 91-102.	Wace, Roman de Brut, p. 334-373 Gaimar, <i>Estoire des Engleis</i> , p. 2-119v.
5. Période danoise (de Godryn à Harold) : chapitres 103-132, p. 102-136.	Gaimar, <i>Estoire des Engleis</i> , p. 118-291.
6. Période normande et angevine (de Guillaume le Conquérant à Henri III) : chapitres 133-160, p. 136-177.	Source inconnue (jusqu'en 1100) ; Annales de l'abbaye cistercienne de Waverley (Surrey) <sup>vi</sup> .
7. Règne d'Édouard I <sup>er</sup> : chapitres 161-186, p. 177-203.	<i>Chronique</i> de Pierre de Langtoft <sup>vii</sup> .
8. Règne d'Édouard II : chapitres 187-211, p. 203-247.	Clerc de l'Échiquier ?
9. Règne d'Édouard III (jusqu'en 1333) : chapitres 212-223, p. 247-286.	Clerc de l'administration centrale ?

- i. D'après Matheson, *The Prose «Brut»...*, *op. cit.*, p. 30-46.
- ii. Lorsque nous citons la version anglaise, nous faisons référence à *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.* (volume I).
- iii. Sur ce prologue, voir James P. Carley et Julia Crick, « Constructing Albion's Past : an annotated edition of *De Origine Gigantum* », in : *Arthurian Literature. XIII*, éd. James P. Carley et Felicity Riddy, Woodbridge, Brewer, 1995, p. 41-114.
- iv. *Wace's Roman de Brut : a History of the British, Text and Translation*, éd. et trad. Judith Weiss, Exeter, University of Exeter Press, 1999.
- v. Geffrei Gaimar, *Estoire des Engleis*, éd. et trad. Ian Short, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- vi. *Annales Monastici*, éd. Henry R. Luard, 5 vol., Londres, Longman, 1865 («*Rerum britannicarum medii aevi scriptores*», 36), vol. II, p. 127-211.
- vii. Dans une version non éditée, présente par exemple dans le manuscrit Oxford, Bodleian Library, Fairfax 24 (Matheson, *The Prose «Brut»...*, *op. cit.*, p. 32). Pour une version éditée, voir *The Chronicle of Pierre de Langtoft, in French Verse, from the Earliest Period to the Death of King Edward I*, éd. Thomas Wright, 2 vol., Londres, Longman, 1866-1868 («*Rerum britannicarum medii aevi scriptores*», 47).

Fig. 1 – Structure du *Brut*.

Le récit est essentiellement structuré en fonction des règnes, même si les limites des chapitres et celles des règnes ne coïncident pas toujours. Comme dans la plupart des chroniques, les règnes les plus récents sont les plus détaillés, à l'exception de celui d'Arthur, très détaillé lui aussi. À titre indicatif, les sources principales qu'a identifiées Lister Matheson ont été mises en regard de chaque partie. Mais il faut souligner, à la suite de Julia Marvin, que le compilateur [p. 177] de la première version (en français) ne s'est pas contenté de recopier ses sources :

*Awareness of the true range of the chronicle's sources and the complexity of their use affords a better understanding of the Brut as a serious enterprise, a selective and creative synthesis of material – vernacular and latin, historiographical and hagiographical, monastic and secular in prose and verse – fashioned into a coherent, fundamentally secular narrative of the British past. The author of the oldest prose Brut chronicle was a broad reader and an ambitious writer, and no dull copyist<sup>31</sup>.*

Pour entrer plus avant dans le contenu de ce texte, qui est riche, et en dégager d'emblée quelques éléments essentiels, une analyse de son lexique a été conduite<sup>32</sup>. Le recensement des

<sup>31</sup> Julia Marvin, « Sources and analogues of the Anglo-Norman prose *Brut* chronicle : new findings », *Trivium*, 35 (2005), p. 1-31, p. 31.

<sup>32</sup> L'analyse lexicale, et plus largement ce que l'on appelle la textométrie, permet une étude fine du vocabulaire d'un

quarante fréquences les plus importantes du texte<sup>33</sup> – limité aux substantifs, aux qualificatifs et aux verbes – permet de percevoir immédiatement quelques aspects significatifs : [p. 178]

Mot	Fréquence absolue	Mot	Fréquence absolue
kyng	1954	sende	197
come	778	gyve	196
lande	610	good	193
Engeland	452	castel	189
make	443	holde	189
erl	381	wel	193
Edward	380	brother	170
grete	378	maner	164
take	359	day	163
sayen	356	Fraunce	160
men	343	peple	158
deth	304	Iohn	156
tyme	296	lordes	152
yere	287	seynt	150
lete	232	wille	149
regne	232	power	147
calle	222	myght	147
man	217	ordeyne	143
Scotland	205	conseil	141
dede	205	God	139

Fig. 2 – Mots les plus fréquemment employés dans le *Brut*

(*The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*).

Parmi les plus hautes fréquences se trouvent *kyng*, *lande* et *Engeland* – les deux derniers noms

---

texte ou d'un corpus (ce qui ne dispense évidemment pas d'une lecture attentive). Les outils les plus courants sont les concordances et les co-occurrences, qui permettent de repérer les associations d'un ou de plusieurs termes afin d'analyser l'architecture interne d'un texte ; s'y ajoute l'analyse factorielle par correspondance qui permet d'établir la distribution des mots dans un texte ou un corpus et donc d'effectuer des comparaisons et de percevoir un certain nombre de dynamiques lexicales (voir ci-dessous, note 41, pour les principes et le fonctionnement de l'analyse factorielle). Pour une introduction générale à ces questions, voir notamment Claire Lemerrier et Claire Zalc, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte, 2008 («Repères») ; Damon Mayaffre, « Histoire et linguistique : le redémarrage. Considérations méthodologiques sur le traitement des textes en histoire : la logométrie », in : *Langue et histoire*, éd. Jean- Philippe Genet, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 167-183 ; Aude Mairey, « Quelles perspectives pour la textométrie », in : *Les Historiens et l'informatique : un métier à réinventer*, éd. Jean-Philippe Genet et Andrea Zorzi, Rome, École française de Rome, 2011, p. 157-170. Bien sûr, ces différents types d'analyses nécessitent des précautions d'emploi, surtout lorsqu'il s'agit de les appliquer à un corpus médiéval. Voir Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité...*, *op. cit.*, p. 22-24.

<sup>33</sup> Au total, le texte compte 117452 formes ou occurrences. Seules les principales fréquences ont été lemmatisées ; la nécessité qu'il y a de lemmatiser constitue la principale entrave au traitement automatique des textes médiévaux, particulièrement ceux qui sont écrits dans des langues vernaculaires non standardisées (Mairey, «Quelles perspectives...», art. cité). Notons toutefois que, dans le cadre du projet de recherche financé par le Conseil européen de la recherche (*European Research Council*) « *Signs and States* » dirigé par Jean- Philippe Genet de 2010 à 2014, un logiciel de lemmatisation semi-automatique a été conçu pour le latin médiéval, le moyen anglais et le moyen français (<http://palm.huma-num.fr/PALM/>).



désignant ici, nous y reviendrons, la terre du roi. De manière générale, les noms propres – noms de lieux ou de personnes – sont bien présents, *Edward* étant le plus récurrent de ces noms de personnes, ce qui n'est guère surprenant dans la mesure où ce nom désigne plusieurs rois. Il faut également souligner la présence importante de verbes d'action, tels *come, make, take*, ainsi que de termes relatifs au pouvoir – *regne, power, myght, ordeyne, conseil...* Enfin, *God* [p. 179] vient en dernier dans cette liste, ce qui reflète le fait que cette chronique est avant tout séculière, même s'il y est parfois question de martyrs et de miracles.

En vue d'affiner ces observations, nous avons procédé à une analyse factorielle par correspondance afin d'aboutir à une représentation graphique de la distribution des termes entre les différentes parties du *Brut*<sup>34</sup>. Les données chiffrées qui ont servi à fonder cette analyse et sa représentation ont été distribuées dans un tableau comportant 9 colonnes (les parties du texte) et 151 lignes (les mots recensés, en l'occurrence les 150 fréquences les plus importantes, supérieures ou égales à 32 occurrences)<sup>35</sup>.

Le premier facteur, qui représente le tiers de la variance totale (32,74 %), soit le tiers des oppositions relatives au sein du texte, met au jour un contraste très net entre le début du *Brut* (les quatre premières parties) à l'est du graphique<sup>36</sup>, et sa fin (les trois dernières parties) à l'ouest du graphique. À l'est se trouvent la Bretagne et les Bretons, l'idée persistante de la conquête de territoires (*lande, place, host, conquere*), mais aussi l'idée de colonisation de ces territoires (*dwell*<sup>37</sup>). C'est de ce côté que se placent [p. 180] *Arthur, Merlin, Rome* ou le terme *emperour* (en référence à l'empereur romain notamment). À l'ouest du graphique se situent l'Angleterre et les Anglais (*Engeland, Englisshemen*), l'Écosse et les Écossais (*Scotland, Scottes*) ; de fait, les dernières parties, on le verra plus loin, traitent plus spécifiquement de l'histoire du royaume d'Angleterre et des

---

<sup>34</sup> Voir le graphique donné en annexe. Le principe de base d'une analyse factorielle par correspondance est l'étude des écarts entre un tableau de données réelles et un tableau de données théoriques ou neutres, c'est-à-dire les données qui devraient apparaître si tout était statistiquement neutre au sein du corpus envisagé. Dans ce tableau, la fréquence théorique de chaque mot est donc proportionnelle au volume de chaque texte et au nombre total d'emplois de chaque mot. Comme les textes ne respectent pas cette neutralité, il y a des écarts entre les deux tableaux de données, réelles et théoriques. C'est ce que l'on appelle des écarts bruts. Mais ces derniers, pour devenir significatifs, doivent être pondérés en fonction de la taille des textes et de l'importance relative des mots dans chaque texte. L'analyse factorielle par correspondance permet, par une série de mises en facteurs de ces écarts, fondées sur des calculs complexes, de dégager les différentes oppositions entre les textes et les mots. Ces oppositions sont relatives, car elles ne portent que sur le corpus retenu. Les résultats obtenus peuvent être schématisés sous la forme d'un graphique où l'on peut situer la position des textes et des mots les uns par rapport aux autres. La proximité ou la distance entre textes et mots est une information de première importance. Le premier facteur représente les oppositions les plus nettes, suivi du deuxième, du troisième... En général, l'analyse n'est plus très significative au-delà du quatrième facteur (sauf exception). À partir de ces calculs, il est possible de construire une représentation graphique. Les graphiques présentent les facteurs deux par deux. Pour différents exemples, voir le dossier *Mesurer le texte*, *Histoire & Mesure*, 18 (2003), en ligne : <http://histoiremesure.revues.org/1612>.

<sup>35</sup> Certains termes ayant la même fréquence, les 150 chiffres correspondant aux fréquences les plus élevées occupent 151 lignes.

<sup>36</sup> C'est-à-dire à droite de l'axe des ordonnées.

<sup>37</sup> *Dwell* signifie entre autres, selon le *Middle English Dictionary*, 'habiter', 'résider', 'séjourner', mais il se rencontre souvent lorsqu'il est question d'installation ou de colonisation.

guerres avec le royaume d'Écosse. Il faut également souligner la référence de plus en plus discernable à une société politique ancrée dans un royaume (*reaume*) : celle-ci se caractérise avant tout par ses élites – *barons, lordes, erl* –, mais aussi par des institutions – *parlement* et *conseil*. Apparaissent également des termes relatifs à la trahison (*traitours, false*). Là encore, les noms propres, et notamment les noms des principaux protagonistes de la chronique – les trois *Edward, Thomas* (de Lancastre), *Robert* (Bruce) – ont une place importante.

Le second facteur, qui ne représente plus que 21,59 % de la variance, soit un peu moins du quart des oppositions relatives, oppose, cette fois, la sixième partie du texte – c'est-à-dire la période normande et angevine –, se trouvant au sud du graphique<sup>38</sup>, à la fin de la chronique, la neuvième partie, qui concerne le début du règne d'Édouard III, au nord du graphique. Du côté sud dominant les termes relatifs à l'Église et au clergé (*cherche, pope, bisshop, erchebisshop...*), qui culminent avec la querelle entre le roi Henri II et l'archevêque de Cantorbéry Thomas Becket, discernable grâce aux termes *erchebisshop, Kaunterbury* ou *Henry*.

L'analyse factorielle par correspondance permet donc de distinguer assez nettement le vocabulaire dominant dans trois grandes périodes dont traite la chronique : un premier ensemble s'étend de Brutus à Ossa, où le récit se déroule dans un cadre en partie mythique – même si la période anglo-saxonne apparaît dans cet ensemble et non dans le suivant<sup>39</sup>. Un second ensemble court de Guillaume le Conquérant à Henri III. Enfin, un troisième moment englobe la période des trois Édouard. Le récit devient alors beaucoup plus détaillé et plus précis.

Cette analyse ne permet évidemment pas de faire ressortir tous les thèmes importants du texte, dans la mesure où elle se focalise avant tout sur les oppositions relatives. Nous nous attacherons dans les pages qui [p. 181] suivent à deux thèmes majeurs, bien présents dans l'analyse factorielle. Il s'agit de la question de l'appréhension du territoire, voire de la nation d'une part ; et de la question du pouvoir royal et du rapport de la société politique à ce pouvoir d'autre part.

La question du territoire et de son appréhension est essentielle dans le *Brut*. De manière générale, la géographie y est très présente. On le voit en premier lieu aux fréquences maximales, puisque *lande* se situe en troisième position avec 610 occurrences. Outre la question de la conquête des territoires qui est évidemment très prégnante, surtout dans la première partie du texte, avant la stabilisation du territoire anglais sous les Normands, d'autres indices suggèrent l'importance conférée à ce territoire. Ainsi le récit des premiers règnes, s'ils sont paisibles, se limite-t-il à l'énumération de fondations de villes – tel était déjà le cas dans la chronique de

---

<sup>38</sup> C'est-à-dire au-dessous de l'axe des abscisses.

<sup>39</sup> La cinquième partie, que j'ai intitulée la « période danoise », n'apparaît pas dans les principales oppositions.

Geoffrey de Monmouth ainsi que dans l'adaptation versifiée qu'en a donnée Wace. Un exemple typique est celui de Ludybras, au chapitre 10 :

*And after this kyng Leil, regnede his sone Lud Ludybras, that made the citee of Kaunterbery and of Wynchestre ; and he regnede xiiij yere, and deide, and lith at Wynchestre*<sup>40</sup>.

‘Et après ce roi Leil, son fils Lud Ludybras régna ; il fonda les cités de Canterbury et de Winchester ; et il régna treize ans, puis mourut. Il repose à Winchester<sup>41</sup>’.

Cet intérêt profond pour la géographie est loin d'être propre au *Brut*. Au contraire, Kathy Lavezzo a bien montré à quel point les Anglais se sont montrés sensibles à la géographie lorsqu'il s'est agi pour eux de construire une nation anglaise et cela même, en partie, parce que leur pays se situe à la périphérie de la chrétienté<sup>42</sup>.

Il faut toutefois souligner que la manière dont la notion de territoire est appréhendée évolue au cours du récit, comme le montre, dans l'analyse factorielle, la nette opposition entre les quatre premières et les quatre [p. 182] dernières parties. Au début de la chronique, le territoire considéré est d'abord celui de la Bretagne et des Bretons – au sens large, c'est-à-dire en incluant le Pays de Galles et l'Écosse – ; ce que n'a d'ailleurs pas manqué de remarquer Édouard I<sup>er</sup> lorsqu'il a fait chercher chez Geoffrey de Monmouth et dans les *Bruts* postérieurs des justifications destinées à étayer sa mainmise sur l'Écosse au début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. D'ailleurs, l'auteur du *Brut* distingue bien la Grande-Bretagne et la Petite Bretagne lorsqu'il évoque la fondation de cette dernière, par la voix du roi Maximian qui confie l'Armorique conquise à Conan :

«I yeue yow al this lande of Amoric, and yow therof make kyng. And forasmiche as ye beth a Britoun, and youre men also, and bene comen fram Britaigne, I wille that this lande haue the same name, and nomore bene callede Amoric, but bene callede “litel Britaigne” ; and the lande fro whens ye bethe comen shal bene callede “michel Britaigne” ; and so shul men know that one Britaigne fram that othere<sup>44</sup> ».

« Je te donne toute cette terre d'Armorique et te fais ainsi roi. Et comme tu es un Breton, ainsi que tes hommes, et que vous venez de Bretagne, je veux que cette terre porte le même nom que le vôtre et ne soit plus appelée Armorique, mais soit appelée “petite Bretagne” ; et la terre d'où vous venez sera appelée “grande Bretagne” ; ainsi les hommes distingueront cette Bretagne de l'autre ».

En revanche, dans les quatre dernières parties du texte, c'est bien de l'Angleterre (452 occurrences au total) – cette fois nettement distinguée de l'Écosse et du Pays de Galles – qu'il est question. Certes, l'émergence du terme, un peu antérieure, apparaît dans la troisième partie, lors de la conquête d'Engist :

---

<sup>40</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 16.

<sup>41</sup> Cette traduction et les suivantes sont de ma plume.

<sup>42</sup> Kathy Lavezzo, *Angels on the Edge of the World : Geography, Literature, and English Community, 1000-1534*, Ithaca (N. Y.) / Londres, Cornell University Press, 2006. Les chroniques anglaises ne sont certes pas les seules à se préoccuper de géographie et d'espace. Toutefois, elles sont plus nombreuses que leurs homologues du Continent à développer ces thèmes, et elles le font de manière plus systématique que ces dernières (Guenée, *Histoire et culture historique...*, *op. cit.*, p. 20-22).

<sup>43</sup> Voir Amaury Chauou, *L'Idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, PUR, 2001, p. 265-267.

<sup>44</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 42.

*And Engist went through the lande, and seisede alle the lande with ffranchises ; and in every place lete caste adoune cherebey and houses of religioun, and destroyed Cristendome throny the lande, and lete chaunge the name of the lande, that no man of bis were so hardy after that tyme to calle this lande Britaigne, but calle it Engistes lande<sup>45</sup>.*

‘Et Engist parcourut le pays et saisit toutes les terres qui avaient des franchises ; et dans chaque lieu, il fit abattre les églises et les maisons religieuses, et il détruisit la chrétienté dans tout le territoire ; et il fit changer le nom du [p. 183] pays, afin que nul ne soit assez hardi après ce temps pour appeler cette terre « Bretagne », mais l’appelle la terre d’Engist’.

Mais ce n’est qu’à partir de la conquête normande, de manière peut-être un peu paradoxale, que l’emploi d’*Engelond* se généralise, alors que celui de *Britaigne* disparaît, comme le montre nettement le graphique suivant :

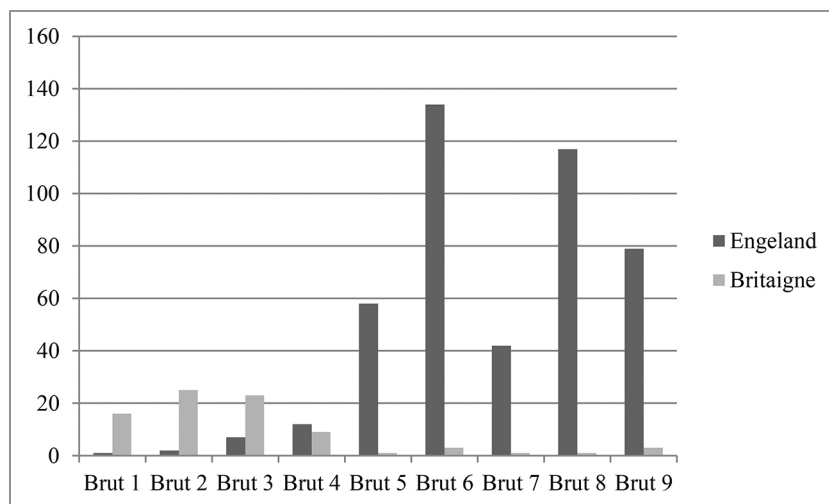


Fig. 3 – Distribution des termes *Engeland* (452 occurrences) et *Britaigne* (82 occurrences).

Il faut souligner que l’usage du terme *Engeland* est bien plus massif et plus précoce dans le *Brut* que dans d’autres types de sources, notamment littéraires, qui n’emploient fréquemment le mot qu’à partir du milieu du XV<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. Il faut également remarquer, à la suite de Margaret Lamont, que dans le *Brut*, la présentation de l’Angleterre comme un territoire cohérent n’occulte pas la diversité des peuples qui s’y côtoient :

[p. 184] *Like bloodlines everywhere, the «kynde bloode of Engeland» is more ideological than actual, but the Middle English prose Brut stands out in medieval historiography for implicitly recognizing that point and using the term as a means of integrating outsiders rather than of shutting them out<sup>47</sup>.*

Ainsi le *Brut* semble-t-il privilégier le droit du sol plutôt que le droit du sang. Toutefois, il convient de nuancer cette affirmation : dans les dernières parties du texte, par exemple, la lutte des Anglais contre les Écossais fédère de toute évidence les premiers.

Autre point essentiel : un territoire est gouverné par un roi (ou, exceptionnellement dans les premiers temps, par une reine). *Kyng* apparaît de loin comme le terme le plus fréquent du texte, avec près de 2000 occurrences. Le récit est structuré selon les règnes – suivant un schéma certes

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>46</sup> Voir Aude Mairey, «Nation, identité, communauté? Quelques réflexions sur la littérature anglaise des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles», in : *Nation et nations au Moyen Âge*. Actes du 44<sup>e</sup> congrès de la SHMESP (Prague, 23-26 mai 2013), Paris, Publications de la Sorbonne, 2014 (« Histoire ancienne et médiévale», 130), p. 107-122.

<sup>47</sup> Lamont, « Becoming English... », art. cité, p. 309.

répandu dans les chroniques – et certains de ses chapitres ne constituent en fait, sous forme annalistique, qu'une biographie royale, en général accompagnée d'un jugement de valeur : il y a les bons et les mauvais rois. Cela étant, plus le récit avance, plus le texte fournit de détails sur les personnalités royales. En outre, les portraits de Henri III, Édouard I<sup>er</sup> et Édouard II sont complétés par des interprétations des prophéties de Merlin (respectivement aux chapitres 160, 186 et 211) qui jouent là un rôle structurant. L'exception précoce à ce schéma général est celle d'Arthur qui apparaît, ainsi que l'a notamment montré Raluca Radulescu, comme l'archétype du modèle royal<sup>48</sup>. Tel est le cas dès le début de son règne :

*When Arthure was made kyng of the lande, he was but yonge, of xv yere age, but he was faire, and bolde, and doughti of body, and to meke folc he was gode and curteise, and to prout folc he was stout and sterne ; and also he was gentil and curteise, and large of spendyng, and made him wel bilouede of al men there that it was nede. And when he biganne to regne, he swore that Saxones neuer shulde haue pees ne reste til that he hade drif ham out of his lande*<sup>49</sup>.

‘Quand Arthur fut fait roi de cette terre, il était jeune – quinze ans d’âge – mais il était beau, fier et vaillant ; et il était bon et courtois envers les gens humbles et dur et sévère envers les gens orgueilleux ; il était également gentil [p. 185] et courtois, généreux, et il savait se faire aimer de tous quand il le fallait. Et quand il commença à régner, il jura que les Saxons n’auraient jamais de paix ni de repos jusqu’à ce qu’il les ait expulsés de sa terre’.

Ce passage expose de nombreuses caractéristiques du roi idéal, à la fois chevaleresque et sage, mais aussi déterminé et apte à conquérir. Étant donné la date de composition supposée du premier *Brut* en prose anglaise, ce portrait peut être mis en relation, semble-t-il, avec l’usage qu’a fait Édouard I<sup>er</sup> d’Arthur. En effet, il participe de son entreprise de récupération politique du personnage<sup>50</sup>. Dans la chronique, Arthur n’est toutefois pas le seul modèle royal qui puisse servir d’exemple : dans la catégorie des rois à la fois sages et victorieux au combat, il faut également inclure Alfred, qui réunit des qualités du même ordre (chapitre 109<sup>51</sup>).

Les rois, toutefois, ne sont pas les seuls acteurs de la chronique : ils sont au contact d’autres membres de la société politique, moyennant une évolution sensible au fil du *Brut*. Dans les premiers épisodes du récit, ce sont surtout les ‘comtes’ (*erls*) qui occupent une place importante même si, parfois, le ‘peuple’ (*peple, folc*), ou plus exactement l’armée des hommes libres, peut avoir voix au chapitre, surtout lorsqu’elle est rassemblée pour partir au combat. Par contraste, dans la seconde moitié de la chronique, la société politique semble plus structurée, principalement grâce à ses dirigeants, les barons. En outre, c’est dans cette partie que les termes désignant des institutions essentielles apparaissent, en particulier le mot *parlement*, dont les premières

---

<sup>48</sup> Raluca Radulescu, «“Talking of Cronycles of Kinges and of other polycyez” : Fifteenth-century miscellanies, the *Brut* and the readership of *Le Morte Darthur* », in : *Arthurian Literature. XVIII*, éd. Keith Busby, Cambridge, Brewer, 2001, p. 125-140, p. 135-*sqq.*

<sup>49</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 69.

<sup>50</sup> Sur ce point, et plus généralement sur l’utilisation de la figure d’Arthur par les rois d’Angleterre de cette période, voir Juliet Vale, *Edward III and Chivalry : Chivalric Society and its Context, 1270-1350*, Woodbridge, Brewer, 1983 ; Nigel Saul, *For Honour and Fame : Chivalry in England, 1066-1500*, Londres, Bodley Hade, 2011 ; Chauou, *L’Idéologie Plantagenêt...*, *op. cit.*

<sup>51</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 111.

occurrences se situent toutefois avant la stabilisation de l'institution, durant le premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>. En effet le terme est mentionné pour la première fois dans la cinquième partie de la chronique<sup>53</sup> :

[p. 186]

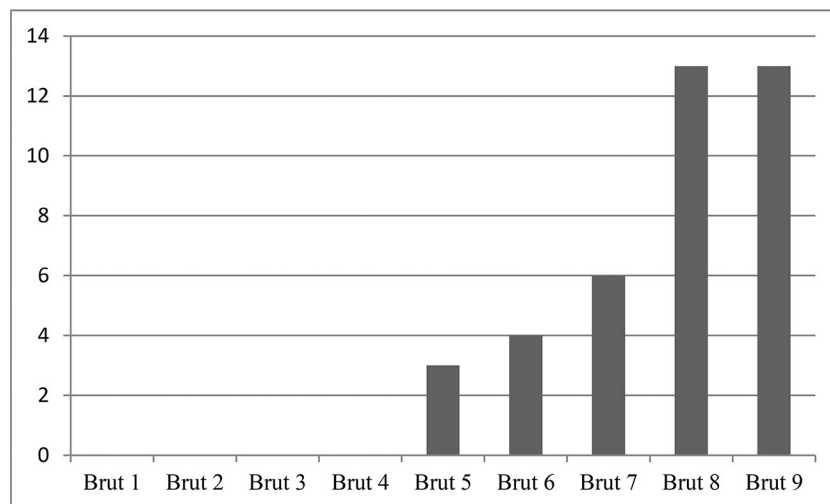


Fig. 4 – Distribution de *parlement* (39 occurrences).

Par contraste, le conseil du roi constitue un élément important dès le début de la chronique, à partir du moment où Brutus prend conseil auprès de ses compagnons, avant de partir coloniser une nouvelle terre<sup>54</sup>. Étant donné l'origine probable du *Brut* anglais en prose (proche de la famille des Lancastre), et son public originel, certains spécialistes ont pu se demander si la chronique était avant tout favorable aux barons ou à la monarchie. Il semble toutefois que la question ne doive pas forcément être posée en ces termes binaires. Certains rois sont critiqués dans les premières parties du texte, mais c'est généralement parce qu'ils ont été soit faibles, soit tyranniques et cruels. C'est le cas, par exemple, de « Morwith » au chapitre 28<sup>55</sup>. Après la conquête normande, les rois critiqués dans la chronique sont ceux qui le sont aussi partout ailleurs : Jean sans Terre et surtout Édouard II<sup>56</sup>. D'autres en revanche, y compris [p. 187] ceux qui ont voulu accroître leur pouvoir sur les barons, sont loués, tel Henri III<sup>57</sup>. La chronique préconise donc

<sup>52</sup> Le parlement de 1322 est à cet égard considéré comme le parlement modèle. Parmi une littérature abondante, voir notamment Gerald Harriss, *King, Parliament and Public Finance in Medieval England to 1369*, Oxford, Clarendon, 1975 ; *The English Parliament in the Middle Ages*, éd. Richard G. Davies et Jeffrey H. Denton, Manchester, Manchester University Press, 1981.

<sup>53</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 115.

<sup>54</sup> Sur la dimension plus ou moins contractuelle, selon les sources, du mythe de fondation de Brutus, voir Aude Mairey, « Mythe des origines et contrat politique chez Sir John Fortescue », in : *Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval (XIII<sup>e</sup>- XV<sup>e</sup> siècles)*, éd. François Foronda, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 417-433.

<sup>55</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 28-29.

<sup>56</sup> Sur Jean sans Terre, voir Wilfred L. Warren, *King John*, Berkeley / Los Angeles (Calif.), University of California Press, 1978. Sur Édouard II, voir Phillip Seymour, *Edward II*, New Haven (Conn.) / Londres, Yale University Press, 2012 ; et plus précisément, sur la représentation d'Édouard II dans les chroniques, Chris Given-Wilson, *Chronicles. The Writing of History in Medieval England*, Londres / New York, Hambledon, 2004, p. 165-173.

<sup>57</sup> Sur Henri III et les guerres des barons, voir Michael Prestwich, *Plantagenet England, 1225-1360*, Oxford, Clarendon,



bien, selon nous, la recherche d'un équilibre entre un pouvoir royal qui doit être affirmé et une prise en compte de la société politique, ou en tout cas de ses élites. En cela, le *Brut* reflète l'une des caractéristiques essentielles des rapports de pouvoir en Angleterre, caractérisés par la nécessité d'un équilibre entre le roi et son aristocratie dans un royaume précocement centralisé<sup>58</sup>.

Un autre thème important, en la matière, est celui de la trahison, qui constitue une préoccupation présente dans l'ensemble du texte, même si elle apparaît plus nettement dans ses dernières parties :

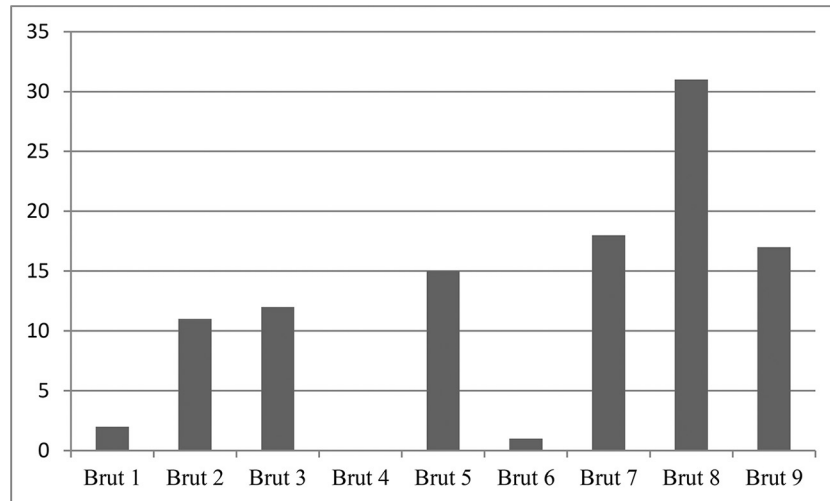


Fig. 5 – Distribution des termes *tretour(s)* et *treson* (107 occurrences).

Partout présente, la trahison relève de mécanismes différents selon les périodes. Dans les temps anciens, la trahison est presque toujours d'ordre familial, voire fraternel. Le roi Leir, par exemple, est trahi par ses deux filles aînées qui cherchent à s'emparer de son royaume. Il est [p. 188] finalement sauvé par sa fille cadette, mariée au roi de France, qui devient son héritière (chapitres 12 et 13<sup>59</sup>). Au cours des périodes anglo-saxonne et danoise, la trahison est davantage le fait des envahisseurs. L'archétype de la trahison, fréquemment commenté, est celui du Saxon Engist :

*The kyng Vortiger, throny conseile of his Britons, grauntede a loueday ; and thus it was ordeynede through the Britons, that thilke loueday shulde ben holden faste bisides Salesbury, vppon an bull ; and Engist shulde come thider with iijc knynges, withouten mo, and the kyng with as meny of the wisest of this lande. And at that day the kyng come with his conseil, as it was ordeynede ; but Engist hade warnede his knynges priueliche, and ham commandede that eueryche of ham shulde put a longe knyng in his hose ; and when he saide, « faire sires ! Now is tyme forto speke of loue and pees », eueryche anone, eueryche shulde draw his knyng and slee a Britoun<sup>60</sup>.*

‘Le roi Vortiger, sur le conseil de ses Bretons, accorda un jour de réconciliation<sup>61</sup> ; et ainsi fut-il spécifié

2005, p. 81-120.

<sup>58</sup> Genet, *La Genèse de l'État moderne...*, *op. cit.*

<sup>59</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 16-20.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>61</sup> Le terme anglais *loveday* est difficile à traduire en français, dans la mesure où il désigne une procédure institutionnalisée, qui n'a pas d'équivalent moderne : voir Josephine W. Bennett, « The Medieval Loveday », *Speculum*, 33 (1958), p. 351-370.

aux Bretons que ledit jour de réconciliation se tiendrait en-dehors de Salisbury, sur une colline ; et Engist devrait venir avec quatre cents chevaliers, pas davantage, et le roi avec les plus sages de son territoire. Et le jour dit, le roi vint avec son conseil, comme il avait été prévu ; mais Engist avait averti ses chevaliers en secret et avait ordonné que chacun cache un long couteau dans sa manche ; et que, lorsqu'il dirait : « Chers seigneurs, le moment est venu de parler d'amour et de paix », chacun tire son couteau et tue un Breton'.

Dans les dernières parties de la chronique enfin, la trahison est le plus souvent d'ordre politique. En témoigne l'exemple d'Andrew de Herkala, un homme du nord qui, selon le texte, trahit d'abord Thomas de Lancastre, puis Édouard II (chapitres 197 à 200<sup>62</sup>). Les rois eux-mêmes commettent parfois des actes de trahison, le plus notable étant celui de Henri II contre Thomas Becket (chapitre 141<sup>63</sup>). En dépit d'évolutions perceptibles, l'unité du pays constitue donc une préoccupation constante.

Même si les types de narrations varient selon l'époque envisagée – ce qui est évidemment lié aux différentes phases de composition du *Brut* en français puis en anglais, ainsi qu'à la diversité des sources sur [p. 189] lesquelles il repose –, et si certaines notions évoluent nettement au cours du récit, on discerne donc, d'un bout à l'autre de la chronique, des caractéristiques stables et assez significatives pour qu'émane d'elles une certaine idée de l'Angleterre. D'où la juste intuition de Margaret Lamont, selon laquelle l'« *Englishness* » est une dimension constitutive du *Brut*. En retour, l'histoire constitue de manière très claire un des ingrédients essentiels de l'« *Englishness*<sup>64</sup> ». Cette relation symbiotique s'exprime notamment dans deux passages de la chronique, remarqués par tous ceux qui se sont intéressés au *Brut*. Le premier est le seul commentaire sur l'écriture de l'histoire qui soit présent dans la *Common Version*. Il porte sur les chroniques d'Alfred (chapitre 102<sup>65</sup>). Le second est l'*exordium* qui, ajouté dans les versions étendue et abrégée de la chronique, constitue le seul commentaire réflexif sur les origines du *Brut* :

*This boke treteth and telleth of the kynges & principal lordes þat ever were in this lond & of adventures & wondreful thinges & batailles & thelle in þis same lond [...] And this boke made & compiled men of religion & oper good clerkes that wreten þat bifell in her tymes [...]. And callid hem cronycles<sup>66</sup>.*

'Ce livre traite et parle des rois et des principaux seigneurs qui ont vécu sur cette terre, et aussi des aventures, événements surprenants, batailles et autres faits notables qui sont survenus dans cette même terre [...]. Et ce livre a été fait et compilé par des clerks réguliers et par d'autres hommes d'Église respectables qui ont écrit ce qui est arrivé en leur temps [...]. Et on les appelle des chroniques'.

Cet *exordium* livre un résumé concis et précis de l'approche choisie par les auteurs successifs du *Brut*. Les lecteurs ne s'y sont pas trompés, comme l'a montré Tarma Drukker, qui a étudié les *marginalia* de soixante manuscrits du *Brut* copiés au XV<sup>e</sup> siècle. L'ensemble de ces *marginalia*, relativement uniformes, permettent de dégager les principaux centres d'intérêt qui sont communs

<sup>62</sup> *The «Brut»...*, éd. Brie..., *op. cit.*, p. 217-228.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 147-149.

<sup>64</sup> Lamont, « Becoming English... », art. cité, *passim*.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 102-103.

<sup>66</sup> Cité dans Lamont, « Becoming English... », art. cité, p. 307 ; transcription du manuscrit de la British Library, Harley 4827, fo 1r.

aux lecteurs ayant déchiffré le texte une plume à la main :

*Most of the notes are markers that draw attention to specific episodes within the narrative, and the themes that attract the readers' attention can be grouped as follows : [p. 190] the founding and naming of places ; wars, divisions, strife and conquests ; kings, significant figures and events in political history ; episodes of religious significance ; unnatural phenomena ; the Scottish wars*<sup>67</sup>.

Le contenu du *Brut* anglais en prose répondait parfaitement aux attentes des lecteurs du XV<sup>e</sup> siècle. Dans le cadre de la présente étude, il était naturellement impossible d'analyser tous les thèmes qui pouvaient être significatifs pour le lectorat de la fin du Moyen Âge. À défaut, l'analyse des exemples que nous avons retenus contribue à montrer en quoi ce texte est important. Ce n'est pas en vertu d'une originalité dont il est dépourvu, mais en ce qu'il participe du façonnement d'une culture spécifiquement anglaise qui, à la fin du Moyen Âge, est très marquée par le goût de l'histoire. Témoigne également de l'influence du *Brut* son emploi par les auteurs d'œuvres littéraires aussi bien que politiques. Ainsi, par exemple, de John Lydgate : dans son adaptation du *De casibus virorum illustrium* de Boccace, intitulée *The Fall of Princes* et composée dans les années 1420, il choisit de puiser au *Brut* lorsqu'il évoque la description de l'Angleterre ou le règne d'Arthur<sup>68</sup>.

---

<sup>67</sup> Tarma Drukker, « I Read Therefore I Write : Readers' Marginalia in Some *Brut* Manuscripts », *Trivium*, 36 : *Readers and Writers of the Prose «Brut»...*, *op. cit.*, p. 97-130, à la p. 101.

<sup>68</sup> John Lydgate, *Fall of Princes*, éd. Henry Bergen, 4 vol., Londres, Milford, 1924-1928 (« Early English Texts Society », Extra-series 121-124), vol. III, p. 898-911, livre VIII, vers 2661-3129. Sur les sources complémentaires mises à contribution par Lydgate dans cette œuvre, voir Aude Mairey, « Boccace en Angleterre : *The Fall of Princes* de John Lydgate (1421-1428) », in : *De l'(id)entité textuelle au cours du Moyen Âge tardif (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, éd. Barbara Fleith, Réjane Gay-Canton et Géraldine Veyseyre, avec la collaboration d'ead. et d'Audrey Sulpice, Paris, Classiques Garnier (« Rencontres. Série civilisation médiévale », 27), p. 163-182.